

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED. 233 rue de Charbonnet. Entre Conti et Bienville.

Subscribed at the Post Office at New Orleans, Second Class Matter.

TEMPERATURE Du 3 juillet 1905. Fahrenheit Centigrade 7 h. du matin... 62 36

Le 4 Juillet.

Pendant que le canon gronde encore en Extrême-Orient, que des querelles éclatent dans la vieille Europe, au risque de la mettre en feu et de détruire en quelques jours les bienfaits apportés par une longue période de paix, les Etats-Unis se préparent à célébrer leur fête nationale.

Les Américains sont justement fiers de cette date du 4 juillet, car si elle leur permet de se glorifier de nobles origines ils peuvent se dire en même temps que le jour où leurs ancêtres ont signé la déclaration d'indépendance des Etats-Unis a été le signal d'un mouvement qui a conduit nombre de peuples à la liberté.

Certes, l'éducation de beaucoup était déjà faite, mais en secondant le joug de la métropole anglaise les colons américains ont montré ce que des hommes résolus à tout prix à conquérir la liberté étaient capables de faire.

Leur exemple a été suivi, et ce sera à jamais la gloire des générations qui ont suivi la libération de l'Amérique du Nord d'aujourd'hui.

L'anniversaire du 4 juillet apparaît donc autant au monde où règne actuellement la liberté qu'à la grande république de l'Amérique du Nord, et si aujourd'hui les citoyens des Etats-Unis le célèbrent avec enthousiasme, tous ceux qui, sur la surface du globe, aiment la liberté et l'indépendance, y donneront une pensée.

La Réciprocité.

Pendant les sept années qu'il remplit les fonctions de secrétaire d'Etat, les plus hautes après celles de président, M. John Hay a attaché son nom à bien des mesures d'intérêt général, particulièrement à des traités ou conventions avec des puissances étrangères.

Les résultats de la politique suivie en ces occasions par le défunt secrétaire d'Etat ne pourraient évidemment être appréciés que plus tard, lorsque la voie dans laquelle il a engagé le pays aura été parcourue sur une distance suffisante pour qu'on puisse juger si elle était la meilleure.

Il est toutefois permis de dire dès aujourd'hui, que les actes de M. Hay ont presque toujours rencontré l'approbation générale et que, quoiqu'il arrive, le peuple américain lui sera solidaire.

Asses peut-on s'étonner que dans la question de réciprocité commerciale il ait subi un échec presque complet. Les traités qu'il avait conclus avec la France, l'Italie, l'Allemagne et d'autres contrées n'ont pas été ratifiés par le sénat des Etats-Unis. Il est vrai que la chambre haute du congrès ne les a pas positivement rejetés, mais en ne les ratifiant pas après de longs ajournements, elle les a pour ainsi dire enterrés.

Mais voici que, M. Hay disparu, les agriculteurs, les éleveurs et les négociants qui écoulent leurs produits, c'est à dire les représentants des plus grands intérêts du pays, reprennent son idée de réciprocité commerciale et se disposent à la soumettre incesamment à une conférence nationale. La date de cette conférence serait même fixée; elle s'ouvrirait à Chicago le 15 août prochain.

La question est nettement posée cette fois. Les adversaires de la réciprocité ne pourront arguer de la politique pour la combattre, car ceux qui la réclament et l'obtiennent très probablement, sont des hommes d'affaires qui s'écartent des laïques politiques et ne sont inféodés à aucun parti. Le président Roosevelt lui-même s'intéresse aujourd'hui à l'idée de réciprocité, et comme beaucoup d'Américains il juge sans doute qu'elle devient impérieusement nécessaire pour sauvegarder l'agriculture et l'industrie des Etats-Unis dont la surproduction, si elle ne trouvait plus de débouchés suffisants par suite de répresailles exercées dans d'autres pays contre le tarif outrancier du parti républicain, compromettrait l'équilibre économique du pays.

L'adoption de la réciprocité sera un hommage posthume rendu à l'un des plus grands secrétaires d'Etat que le gouvernement américain ait jamais possédés.

WEST END.

Le nouveau spectacle offert dimanche soir à la foule énorme qui avait envahi la plateforme de West End et qui tiendra l'affiche toute la semaine, est particulièrement intéressant.

En outre des deux numéros de la semaine dernière restant inscrits au programme de cette semaine : l'admirable jongleur Christy et sa gracieuse partenaire, la danseuse Louise Willis, et Fredo et Dare, les comiques détalants, les spectateurs ont applaudi Mme Colegrove, qui présente un cheval blanc de toute beauté merveilleusement dressé, et de superbes chiens d'une intelligence remarquable. Elle a d'autres animaux à présenter.

Constantinean et Lawrence sont d'excellents danseurs que le public a fêtés.

La musique de l'orchestre Fischer est toujours parfaite et les vues du Kinodrome sont des plus intéressantes.

Cours de Français.

On lira plus loin quelques lignes par lesquelles M. Maurice Bréant, l'éminent causeur que l'on sait, fait part de son intention de continuer le Cours français de prononciation et de récitation qu'il a institué à la fin du dernier hiver et qui a été si fécond en heureux résultats.

On se souvient des causeries du lundi, qui ont été suivies avec un si vif intérêt et qui ont fait naître chez tant de dames américaines le désir de connaître la langue française dont le délicieux causeur leur faisait admirer la souplesse et la finesse.

LA Situation en Russie

St Pétersbourg, 3 juillet.—La nervosité qui règne dans la capitale de la Russie s'accroît de jour en jour.

Le gouvernement en cachant les faits, augmente encore la panique du peuple qui se figure la situation pire qu'elle ne l'est en réalité.

Nombre de personnes sont convaincues que le pays entier est déjà entre les mains des révolutionnaires.

Quoique la situation soit critique sous tous les rapports rien jusqu'à présent ne permet de douter de la fidélité de l'armée.

Tant que les soldats ne suivront pas l'exemple des marins la révolution aura peu de chances de se propager.

On commence cependant à douter de la fidélité de certains régiments, qui, s'ils étaient mis à l'épreuve, refuseraient fort probablement de tirer sur le peuple.

Le général Trepoïf a ordonné aux journaux de ne pas faire mention des événements d'Odessa. Les journaux de St-Petersbourg ont obéi à ces ordres, mais ceux de Moscou n'en ont pas tenu compte.

Les révolutionnaires sont à l'œuvre et répandent avec une activité fiévreuse des proclamations incendiaires parmi le peuple et les soldats.

Ils somment aussi les ouvriers de toute la Russie de se mettre en grève et de se joindre au mouvement d'émancipation.

Aujourd'hui les ouvriers du port de St-Petersbourg ont suivi l'exemple de leurs camarades de Cronstadt. Le travail est complètement interrompu dans les chantiers de la Neva.

Cronstadt ressemble à une ville en temps de guerre. Des détachements de cosaques et d'infanterie font le service dans les rues. Quelques régiments de la garde ont été envoyés de St-Petersbourg à Tsarkoe Selo, et quoique extérieurement la ville paraisse calme nul ne peut prévoir ce qui peut arriver d'une heure à l'autre.

Le bruit court que l'équipage du cuirassé "Alexandre II" s'est mutiné, mais un message arrivé dans l'après-midi est venu démentir ces bruits.

Le retour du vice-amiral Kruger à Sébastopol, suivi du départ de ses navires, prouve avec la plus complète évidence que non seulement il ne pouvait pas compter sur ses équipages pour punir les mutins mais qu'il craignait aussi qu'ils ne pressent possession des navires afin de se joindre à l'équipage du "Kniaz Potemkine".

L'exode de la population d'Odessa se poursuit.

Odessa, 3 juillet.—Quoique la ville paraisse calme, l'état de terreur n'en régné pas moins.

D'après des dépêches parvenues à St-Petersbourg ce matin, les navires anglais et allemands mouillés à Odessa se préparent, en cas de nécessité, à embarquer les résidents étrangers.

Un navire anglais a déjà offert aux citoyens américains résidant dans la ville de les prendre à son bord.

Suicide d'un président de banque.

Richmond, Ind., 3 juillet.—John Bowman, président de la Banque Commerciale d'Hayerstown, s'est suicidé aujourd'hui en se tirant une balle dans la cervelle. On ignore les causes qui l'ont poussé à cet acte de désespoir.

BRILLANT ANNIVERSAIRE

La Société de Secours Mutuels Les Enfants de la France

Donne une fête Champêtre Pour célébrer la treizième année de son existence.



M. I. A. BUISSON, Président.

Comme toutes ses années, la fête qu'a donnée dimanche dernier la Société de Secours Mutuels Les Enfants de la France a été animée, gaie, pleine d'entrain, brillante enfin. Elle avait été organisée avec grands soins, par des ordonnateurs entendus, zélés; et son succès n'est pas resté au-dessous de l'attente générale.

Il n'est pas de colonie en ville qui sache mieux s'amuser que la colonie française. Elle donne libre carrière à sa joyeuse humeur; chasse de sa pensée tous soucis—qui n'en a pas?—et des heures durant, le monde pour elle ne s'étend pas au-delà des limites du lieu de ses ébats.

Dimanche dernier, c'est dans un fort beau parc, le "Southern", situé sur les bords du légendaire vieux bayou St-Jean qu'un poète de nos amis, l'auteur des "Fleurs de la Louisiane", a chanté dans de si gracieux vers; c'est là, disons-nous, au milieu de cette incomparable et capiteuse nature, de ce site charmant aux frondaisons touffues, aux ombrages profonds, au bois superbe, où éclate toute la gamme des verts que la Société donnait sa fête qui vivra longtemps dans le souvenir de ceux qui y ont assisté.

A quatre heures de l'après-midi, le sympathique président, M. J. A. Buisson a ouvert la fête en prononçant une courte et très heureuse allocution. Dès lors, la foule a compris que le temps était venu — temps ludendi — pour elle de se répandre sur les terrains et de s'y livrer aux nombreux divertissements organisés pour la circonstance. Tandis qu'ici se jouait une partie de baseball, plus loin se livrait une course de 100 mètres, pieds nus, course rendue plus amusante par un détail qu'il fallait observer : se relever. C'est au jeune Roux qu'est échu le prix de l'épreuve qui a tant amusé le public. Roux a triomphé dans plusieurs autres concours.

Une fillette de 13 ans, Adeline Selma, a gagné presque tous les prix offerts aux jeunes filles; l'un de ceux-là était une ombrelle. Mlle Henrietta Durand a eu un éventail comme prix d'une course à pied qu'elle a gagnée.

Quand les dernières clartés du jour allaient s'éteindre à l'horizon, M. Buisson qui, entouré de ses collègues, les officiers de la société, une heure ou deux avant, avait

reçu avec les plus grands égards le consul de France, M. Vêran Dejoux, et le chancelier du consulat M. Maurice Bréant à leur arrivée sur le lieu de la fête, a invité les amis de la société à s'asseoir à une table de banquet.

La place d'honneur, il va sans dire, était occupée par le distingué représentant de la France, M. Dejoux, et celle à côté par M. Bréant. Après s'être livrés à une manuduction copieuse et délicieuse, car le menu était excellent, les convives ont bruyamment applaudi plusieurs petits discours prononcés en manière de toasts. La série en a été ouverte par M. Buisson; c'était la seconde ou la troisième fois que le président de la société prenait la parole, et cette fois encore, il a exprimé ses pensées de très heureuse façon.

Il a parlé de l'admirable loyauté de ses compatriotes à l'endroit du gouvernement américain, tout en restant fidèles, dévoués à la France, tout en aimant du plus tendre amour, souffrant avec elle en ses heures de tristesse, et se réjouissant avec elle en ses heures de rayonnement, de flamboiement. M. Buisson terminant un levé son verre en l'honneur de M. Emile Loubet, président de la République Française, et tous les convives ont vidé leurs verres debout.

L'orchestre a exécuté l'entrainant air de la "Marseillaise", puis au milieu d'un profond et religieux silence, l'homme éminent et modeste que la colonie française aime de plus en plus, parce qu'elle lui trouve l'élevation de caractère voulue pour dignement représenter le grand pays qu'est la France; l'homme qui pour cette colonie sera une force toujours, M. Vêran Dejoux, a pris la parole et s'est exprimé ainsi :

Messieurs, Je me félicite sincèrement d'être arrivé ici à une époque de l'année qui m'a déjà fourni tant d'occasions de contact avec mes compatriotes de la Nouvelle-Orléans et m'a permis de me rendre compte des œuvres utiles et intéressantes que notre colonie française entretient et fait heureusement prospérer dans cette ville où elle jouit de l'estime et de la sympathie de tous. L'occasion qui se présente aujourd'hui n'est pas la moins agréable, puisqu'elle emprunte les apparences d'une fête pleine d'entrain et de gaieté et en tous points conforme à notre caractère national qui, s'il est toujours le premier à vouloir faire le bien, entend le faire, autant que possible, en s'amusant et en amusant les autres. C'est là, Messieurs, l'objet de cette assemblée cordiale, de ces divertissements champêtres, de toutes les joyeuses distractions qui se seront succédées ici pendant quelques heures. La Société de Secours Mutuels "Les Enfants de la France" célèbre aujourd'hui son 13e anniversaire et elle réunit dans ce parc, en leur offrant des attractions de toutes sortes, non seulement ses membres, mais encore tous ceux qui, après avoir passé ici une charmante soirée, se trouveront, par surcroît, avoir accru de leur obole les ressources d'une œuvre digne de tous les encouragements. Les miens, Messieurs, ne vous feront pas défaut et ma présence parmi vous en est la preuve. Tout ce qui est de nature à affermer la solidarité française à l'étranger ne peut que causer une vive satisfaction aux représentants de la République; c'est donc pour moi un véritable plaisir de voir mes compatriotes se grouper pour des œuvres d'intérêt commun et d'applaudir aux résultats obtenus par leur initiative, surtout quand ils sentent destinés à soulager la maladie et l'infirmité.

Je vous remercie, Messieurs de l'accueil ému que vous m'avez réservé et je bois à la prospérité de la Société "Les Enfants de la France".

Comme M. Dejoux est l'honneur de toutes les bienveillances, avant de reprendre sa place et après que se fussent tus les applaudissements qui ont soulevés, il a levé son verre en l'honneur de M. Roosevelt, président des Etats-Unis, et tout le monde, debout, s'est joint à lui.

Tout à tour, ont exprimé une pensée, formulé un vœu MM. Octave Garsaud, président de la Société Française de Quatorze Juillet; J. M. Vergnole, président de la Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans; S. Vidalat, président de l'Orphelinat Français; M. Delvaile, président de la Société "La France"; S. Roy, président de la Société de Bienfaisance de St-Maurice.

Une fête d'un tel éclat devait se terminer par un bal; et c'est sous un pavillon décoré avec un goût excellent aux couleurs françaises et américaines, que valseurs et valseuses se sont rendus pour se laisser entraîner dans le tourbillon de la danse par les irrésistibles accords d'un orchestre.

Le bal a été ouvert par le Consul qu'accompagnait le président de la Société. Ces messieurs ont fait le tour de la salle, et ont été salués sur leur passage par les manifestations les plus flatteuses.

Nous donnons l'ordre dans lequel ont eu lieu les exercices et les noms des officiers de la Société et des messieurs composant les divers comités qui ont organisé la fête :

A 4 heures, Ouverture de la Fête par le Président. A 4 heures et demie, Grand Jeu de Base Ball. A 5 heures, Réception du Consul général de France. A 5 heures et demie, Jeux divers pour demoiselles et jeunes gens. Des prix de valeur ont été décernés aux gagnants. A 6 heures, Banquet officiel et populaire. A 7 heures, Ouverture du Bal. A 8 heures, Réception offerte aux invités par le Président de la Société.

Comité d'Arrangements — J. A. Buisson, Président ex-Officio; Adrien Daste, Président; T. Escudé, E. Lubeigt, Jr.; R. Treboull, D. Carrouché, G. Gus. Pillé, A. Lavignac, U. Sabuquet, T. Dekennel, J. Baron, C. Roques, H. Rault, H. Brisson, Justin Darrière, J. Trebouquet, A. Fraysse.

Comité de Réception — U. Sabuquet, Président; F. Medeville, C. A. Desportes, Jean Darrière, H. Brisson, J. A. Mailhes, Jean James. Comité des Jeux — A. Fraysse, président; H. Rault, J. Baron, T. Dekennel, R. Treboull.

Comité du bal — C. Roques, président; O. J. Roussel, E. J. Viera, A. E. Lubeigt, F. Roques, B. Francinques.

Comité du banquet — D. Carrouché, président; T. Escudé, A. Lafon, A. E. Abadie, Justin Darrière. Concert sous la direction du Prof. T. Muller.

Bal dans le pavillon. Limitations à giorno. Les décorations étaient sous la direction de M. A. Béat. Officiers — MM. J. A. Buisson, président; Justin Darrière, 1er vice-président; H. Brisson, 2d vice-président; A. Lavignac, secrétaire aux minutes; C. Roques, assistant secrétaire; Jean Darrière, trésorier; Emile Lubeigt, Jr., secrétaire aux finances; B. Francinques, grand maraîche.

Administrateurs — R. Delord, H. Rault, A. Daste, E. Matharan, T. Escudé, D. Carrouché, J. Trebouquet, J. M. Laccassagne, A. E. Abadie, J. M. Vilas. Médecin — Dr L. S. Charbonnet.

Extrait des Statuts Organiques des Enfants de la France. Les jeunes filles arrivant de France sont, reçues membres de la Société des Enfants de la France et jouissent des mêmes prérogatives que les autres membres. Nous recevons aussi parmi nous tous jeunes gens, descendants de Français, depuis l'âge de 15 ans,

sans exiger qu'ils aient d'initiation, et à l'âge de 18 ans, ils deviennent membres actifs, et jouissent des mêmes prérogatives que les autres membres. Les membres actifs, en cas de maladie, peuvent être soignés à l'Infirmerie Touro s'ils le désirent. Un secours en espèces, en outre des soins du docteur et des médicaments, leur est alloué par semaine s'ils sont soignés chez eux.

ACCIDENT.

Albert Hinton et Peter Gallard démolissaient une maison à l'angle des rues Prieur et Annette, hier après-midi lorsqu'ils ont été enterrés sous les décombres. Ils ont été secourus par plusieurs citoyens et envoyés à l'hôpital où les étudiants ont constaté que Hinton avait eu le bras gauche fracturé et que son compagnon avait reçu des blessures internes.

Arrivée du Comus.

En arrivant hier à midi avec les nombreux voyageurs qu'il amenait de New York, tous en bonne santé et enrobés du voyage, le superbe vapeur Comus, de la ligne Morgan, a mis fin au bruit d'un accident. La traversée a été des meilleures et rien n'est venu la troubler. C'est une plaisanterie lancée fort innocemment qui avait fait croire à quelque retard.

Grand incendie à Birmingham.

Deux pompiers tués et quatre blessés.

Birmingham, Ala., 3 juillet.—Un incendie qui a éclaté ce matin dans le centre du quartier des affaires, à l'angle de l'avenue Morris et de la 21ème rue, a coûté la vie à deux pompiers, en a blessé plusieurs et a causé des pertes matérielles considérables.

Le feu a pris naissance dans les magasins de la Birmingham Paper Company et avait déjà fait de grands progrès à l'arrivée des pompiers.

La chute d'un mur en briques a tué deux pompiers, les nommés B. Spruell et B. Huffman, et en a blessé quatre autres. La cause du feu est inconnue. Les principales pertes sont estimées comme suit :

Collins et Cie, épicerie en gros, \$30,000; Birmingham Paper Company, \$25,000; Johnson et Parker, courtiers en marchandises, \$15,000; Tyler Grocery Company, \$5,000; major T. S. Perro, propriétaire d'un des bâtiments incendiés, \$10,000; major Joseph Hardie, propriétaire, \$25,000; T. C. McDonald, propriétaire, \$5,000. Les pertes sont en partie couvertes par une assurance.

Les Maladies de la Peau

Hydrozone Glycozone

Indiqué par la Profession Médicale. En détruisant les germes, il aide la nature à accomplir sa guérison. Evitez les faux-semblants. Examinez les boîtes d'Hydrozone et Glycozone. Vendez par les Principales Pharmacies. Pas véritable à moins que l'étiquette porte ma signature: Prof. Charles Marchand, 63-1 Rue Prince, N. Y. Ecrivez pour obtenir des informations gratuites sur HYDROZONE et GLYCOZONE.

Feuilleton

—DE—

L'Abelle de la N. O.

No 15—Commencé le 17 Juin 1905.

LE VIOLONNEUX

GRAND ROMAN INEDIT

PAR CHARLES MEROUVEL

PREMIERE PARTIE

La Cabane du Val-aux-Biches

IX

LE SECRET DE LA GÉNÉRALE

Suite.

—C'est ce que je fais. Nous sommes assez grands tous deux

et nous avons assez d'expérience pour admettre que la vie à ses hasards, ses fatalités, et qu'avec la meilleure volonté du monde on n'est pas toujours libre d'agir selon ses inspirations et ses penchants.

Il y avait presque un aven dans cette petite phrase et surtout dans le regard dont elle était accompagnée.

Madame Deville poursuivait, avec une pointe d'émotion : —Non, mon ami, vous ne m'auriez pas déçu. Je vous l'ai dit franchement... J'aurais été heureuse de vous répondre autrement que je ne l'ai fait... mais mon parti était pris.

Elle déclara lentement : —Je ne me remarierai jamais. —La cause?... —Vous tenez absolument à la connaître?

—Je serais plus tranquille. —Kh bien! je vais vous le dire, par amitié pour vous.

Elle soupira : —Il y a un secret dans ma vie. Il s'écrit, avec tous les signes d'un événement profond : —Vous avez un secret, vous, vous, Mathilde!

—Pourquoi pas? Connaissez-vous beaucoup de vos amis, côté des hommes aussi bien que des femmes, qui n'ont pas dans un coin mystérieux de leur âme ou de leur mémoire, une aventure, un souvenir qui leur pèsent, qu'ils cachent avec soin, même à leurs intimes, même à ceux qui

leur tiennent le plus au cœur? Et ce secret n'est-il pas parfois la seule explication d'actes qui restent incompris des autres et de la bizarre direction de leur vie? Le conseiller répéta, frappé d'étonnement!

—Et vous en avez un, vous, ma chère Mathilde, un si grave qu'il vous contraint à rejeter ma demande, vous que j'aurais tant aimée!...

—Chut! fit-elle, prenez garde; vous allez réveiller notre compagnon de voyage.

—Eh! que m'importe cet inconnu! Je voudrais employer les quelques heures trop courtes que nous avons à passer ensemble à une tâche que j'aurais été si heureuse de mener à bonne fin. Vous êtes toujours à mes yeux la femme accomplie, la femme jeune, belle et désirable....

Elle éleva doucement sa main en face des lèvres du conseiller en soupirant : —Trop tard, mon ami. Ce secret nous sépare et je ne peux ni ne veux le révéler à personne.

—Pas même à moi qui vous soulagerais peut-être, en le partageant avec vous.

—Pas même, malgré toute l'estime et l'affection que j'ai pour vous.

—C'est donc grave! —Oui et non.... En tout cas, il y a un obstacle entre nous....

—Insurmontable? —Vous l'avez dit.

—Vous aimez ailleurs?

—C'est vrai, mais pas comme vous l'entendez.... Ne m'en demandez pas davantage.... J'en ai déjà trop dit.... Je veux me taire. Qui sait? Plus tard, quand quelques années de plus auront passé sur nos têtes, je pourrai vous en confier, afin d'avoir vos avis, vos conseils, votre appui même.... Oh! pas pour moi, mais pour un être qui m'est cher.... Aujourd'hui, mes lèvres sont closes.

—Ainsi, il m'est interdit d'espérer? —Oui.

Elle déclara, pour la seconde fois, d'une voix attristée, mais avec un accent de fermeté irrésistible : —Jamais je ne me remarierai.

M. de Rohaire n'en croyait pas ses oreilles.

Qu'y avait-il donc? La générale lui avait paru nerveuse, agitée, elle toujours si maîtresse d'elle-même, si franche, si libre d'esprit et de parole. Son imagination travaillait.

Quel mystère pouvait-il supposer dans le passé de cette femme du monde, estimée de tous, bonne, riche, entourée de serviteurs et d'amis et dont la chronique scandaleuse ne s'était jamais occupée?

Elle reprit, pour rompre les pensées qui lui pressaient le front et donnaient à ses traits une expression douloureuse : —Parlez-moi d'Angèle. Vous devez être fier d'avoir une fille

dait sur le quai. Ce fut une diversion. Lorsqu'il s'éloigna non sans s'être incliné avec une galanterie d'un autre âge devant l'amie de M. de Rohaire, et que le train reprit sa course, le visage de la générale ne portait plus de traces de cette passagère émotion.

M. de Rohaire, resté seul avec elle, continuait comme si leur entretien n'eût pas été interrompu : —Angèle sera très bien à Belfonds. C'est très joli et surtout très pittoresque, cette propriété.

—Je la connais.... N'avez-vous plus de mémoire? —Mais....

—Vous savez que j'ai un parent aux environs.... mon oncle. —Le marquis de Chambly?... —Lui-même.

—En effet; où avais-je l'esprit! L'homme le plus hospitalier de France! Vous avez donc vu Belfonds....

—Comme sa propriétaire, souvent. —Très beau pays de chasse et de pêche. Une Sologne normande, plus riche que l'autre.... Et quelle bonne personne que Marguerite!

—Vous avez raison, une adorable créature, et digne d'être heureuse! La générale avait murmuré ces quelques mots d'un air de doute.

Le conseiller en fut frappé. —Comme vous dites cela! ob-

serva-t-il. Madame Deville déclara brusquement : —C'est que ce vous très sincère n'a peut-être pas toutes les chances de se réaliser. A cet égard, je vous dirai même que vous m'avez singulièrement étonnée.

—Comment? —En la donnant à ce vicomte Roland de Lançay qui.... Voulez-vous toute ma pensée?

—Dites-la.... —C'est que j'aurais peur de vous fâcher....

—Vous! Je me demande comment vous pourriez vous y prendre. La seule contrariété que vous puissiez me causer, c'est de ne pas m'écouter, de me dire qu'il y a des obstacles entre nous, de m'affirmer que vous avez un de ces secrets fanestres qui divisent deux êtres faits pour se comprendre et nous fermant le chemin du bonheur.

Elle le regarda presque tendrement et ordonna : —N'en parlons plus.... La cause est entendue, comme vous dites au palais....

—Et je suis condamné? —Elle est un mot qui devait lui pénétrer au fond du cœur :

—Qui vous dit que je ne le sois pas autant que vous? Vivement, elle revint à son sujet :

—Nous caissons de votre protégé, M. de Lançay. —Et vous me laissez enten-